

Noah Strycker

CE QUE LES
OISEAUX
DISENT DES
HOMMES



ARTHAUD

«L'ÉTUDE DES OISEAUX NOUS ÉCLAIRE
SUR CE QUE NOUS SOMMES. LEUR ÉTHOLOGIE
OFFRE UN MIROIR QUI NOUS INVITE À RÉFLÉCHIR
SUR LES COMPORTEMENTS HUMAINS.
PAR CHANCE POUR NOUS,
LES OISEAUX SONT PARTOUT, IL SUFFIT
DE LES REGARDER ATTENTIVEMENT.»

Débordants de vie, imprévisibles, dotés d'émotions et de remarquables formes d'organisations sociales, sous la plume de Noah Strycker, les oiseaux révèlent leur intelligence et affirment une individualité que nous leur avons longtemps niée.

Perroquet danseur sur un tube pop de boys band, oiseaux jardiniers créateurs d'œuvres d'art, albatros amoureux au long cours... et si l'oiseau et l'humain n'étaient pas si différents? Et si leurs comportements individuels et sociaux pouvaient être riches d'enseignements? L'étude du système d'élevage coopératif des mérions nous donne une belle leçon de bienveillance tandis que les errances du harfang des neiges nous invitent à vagabonder sans craindre de nous perdre...

Inspiré par de longues années d'études sur le terrain, étayé par les dernières découvertes scientifiques, ce livre coloré et plein d'humour invite à changer notre regard sur les oiseaux pour enrichir notre vision du monde.

Né en 1986, Noah Strycker est un ornithologue américain installé en Oregon. Pendant près de dix ans, dans les régions les plus reculées de la planète, il a observé plus de deux mille cinq cents espèces d'oiseaux.

Ce que les oiseaux disent des hommes

*La vie étonnante des oiseaux
et ce qu'elle nous révèle sur nous-mêmes.*

Noah Strycker

Ce que les oiseaux
disent des hommes

La vie étonnante des oiseaux
et ce qu'elle nous révèle
sur nous-mêmes.

Traduction d'Isabelle D. Taudière

ARTHAUD

Publié pour la première fois en anglais sous le titre
*The Thing with Feathers, The Surprising Lives of Birds
and What They Reveal About Being Human.*

© 2014 by Noah Strycker.

Tous droits réservés, y compris les droits de reproduction
en intégralité ou en parties sous toutes formes.

Édition publiée en accord avec Riverhead Books, une marque
de Penguin Publishing Group, une division de Penguin
Random House LLC.

© Flammarion, Paris, 2018

87, quai Panhard-et-Levassor

75647 Paris Cedex 13

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-0814-2344-2

INTRODUCTION

Que se passerait-il si les oiseaux nous étudiaient ? Quels caractères humains capteraient leur intérêt ? Comment s'y prendraient-ils pour tirer des conclusions ?

Comme la plupart des scientifiques dignes de ce nom, ils partiraient peut-être des grandes données objectives de base. Ils passeraient par exemple un temps infini à mesurer notre corps : poids, taille, force, rythme cardiaque, taille du cerveau, capacité pulmonaire, couleur, vitesse de croissance, espérance de vie, etc. Ces oiseaux savants pourraient alors remplir des volumes entiers d'observations cliniques et physiques sur l'homme. Il leur faudrait bien entendu envoyer des équipes de techniciens sur le terrain pour recueillir les données. Imaginez sortir un beau jour de chez vous et vous retrouver empêtré dans un filet invisible, cerné par une troupe de jeunes rouges-gorges efficaces, armés de règles graduées et de balances. Ils vous relâcheraient naturellement très vite et, mis à part l'humiliation de vous être fait capturer et arracher au passage quelques mèches de cheveux, vous ne sortiriez pas trop secoué de votre mésaventure. Après quoi, vos rouges-gorges repartiraient analyser leurs chiffres dans leurs laboratoires.

Que pourrait réellement savoir de nous un oiseau à partir de ces statistiques physiques ? En observant la taille de notre cerveau – trait dont nous sommes généralement le

plus fiers –, il soulignerait sans doute qu'en soi, elle n'a rien d'exceptionnel : la baleine ou l'éléphant, pour ne citer qu'eux, ont en effet un encéphale autrement volumineux. Il ne serait certainement pas plus impressionné s'il comparait la taille de notre cerveau à notre masse corporelle : chez nous, ce rapport est à peu près le même que celui de la souris (1/40) et inférieur à celui de certains oiseaux (1/14) – proportionnellement, ce sont sans doute les fourmis qui, avec un ratio de 1/7, remportent la palme du plus gros cerveau. Pour expliquer ces chiffres médiocres, les humains ont observé que, si la taille du cerveau augmente avec le poids corporel, elle obéit à une loi de puissance – ce qui revient à dire qu'il n'y a pas de corrélation directe entre la croissance de l'encéphale et celle du corps. Mais cette formule a été mise au point par des mammifères, pour des mammifères. Des oiseaux qui se pencheraient sur l'étude de notre cerveau n'adopteraient pas forcément ce raisonnement. Et ils ne trouveraient sans doute pas le cerveau humain – ni même l'animal humain, d'ailleurs – particulièrement intéressant.

Pour véritablement en savoir plus long sur les humains, des oiseaux curieux devraient donc étudier autre chose que notre corps. Il leur faudrait observer de près notre comportement, puis essayer de comprendre ce qui motive nos faits et gestes – ce qui serait une entreprise titanesque. Il suffit pour s'en convaincre de se poser une question apparemment simple : pourquoi lisez-vous ce livre ? « Pour apprendre à connaître les oiseaux » ou « pour me distraire », pourriez-vous dire, mais il y a certainement d'autres raisons à votre choix. La lecture semble répondre à une pulsion humaine largement partagée. Les biologistes de l'évolution soulignent que c'est un loisir commun à de nombreuses cultures, alors que pendant le plus clair de l'histoire de l'humanité, l'écriture n'existait pas. Déchiffrer des mots sur une page passe par des capacités inscrites dans nos mécanismes cérébraux, mais personne ne sait très bien pourquoi

Introduction

nous prenons plaisir à lire. Et si nous-mêmes ne savons pas pourquoi nous lisons, que pourrait penser un oiseau en vous voyant lire ce livre ? Comment un oiseau tirerait-il des conclusions sur un comportement aussi étranger au sien propre ?

Si les oiseaux entreprenaient d'étudier le comportement humain, ils commenceraient sans doute par analyser des traits qui leur sont familiers. Nos habitudes de sommeil, par exemple. L'équipe de rouges-gorges techniciens de terrain se posterait dans un coin de votre chambre et prendrait minutieusement des notes sur des détails comme la couleur de vos draps et le volume de vos ronflements. Ils comprendraient certainement que vous ayez besoin de vous reposer la nuit. Mais, sachant que les oiseaux ont un sommeil tout à fait différent du nôtre, quelles conclusions leur inspireraient ces observations nocturnes sur la condition humaine dans son ensemble ? La plupart des oiseaux ont le sommeil léger, et rares sont ceux qui tombent dans le même état comateux que l'homme. Certaines espèces ont d'étranges façons de dormir – certains martinets dormiraient en vol, en ne mettant qu'un seul hémisphère du cerveau au repos. Un type particulier de perroquet dort la tête en bas, comme les chauves-souris. Dès la nuit tombée, le colibri entre dans un profond état de léthargie, proche de la mort, ce qui lui permet de conserver son énergie. Mais à mesure qu'on les étudie, les comportements les plus élémentaires, comme le sommeil, révèlent toute leur complexité et deviennent plus difficiles à comprendre.

Leurs recherches sur les us et coutumes des humains pourraient même conduire les oiseaux à se dire que les hommes auraient préféré être des oiseaux. Songeons aux milliards que nous dépensons depuis un siècle pour construire des avions, navettes spatiales et autres machines volantes. Comment les oiseaux interprèteraient-ils cela ? Débattraient-ils des différences entre le comportement aviaire et humain – et se demanderaient-ils si ces différences sont absolues ou ne sont

Ce que les oiseaux disent des hommes

qu'une question de degrés, comme le suggéra en son temps Darwin ? Un oiseau poserait sans doute un regard condescendant sur nos avions et se sentirait alors bien supérieur à ses sujets d'étude – et l'on ne saurait leur donner tout à fait tort.

*

L'idée que des oiseaux puissent étudier des humains relève naturellement de l'anthropomorphisme pur et simple et nous ne l'envisageons ici qu'à titre rhétorique. Les oiseaux ont bien mieux à faire, et il n'est pas même certain que leurs facultés mentales leur permettent de comprendre des concepts tels que la recherche scientifique. Les ornithologues se plaisent souvent à penser que ce sont les oiseaux qui les observent, mais il y a fort à parier que les oiseaux ne s'intéressent pas beaucoup à nous, au-delà de la crainte instinctive des prédateurs (nous reviendrons sur ce point au chapitre 6, « Fuir ou combattre ? Ce qui fait peur aux manchots »). Nous n'occupons qu'une place très secondaire dans l'univers des oiseaux.

Pourtant, plus nous étudions les oiseaux et leur comportement, plus nous leur trouvons des similitudes avec l'espèce humaine. Dans pratiquement tous les domaines de l'éthologie des oiseaux – la reproduction, les populations, les déplacements, les rythmes quotidiens, la communication, la navigation, l'intelligence, etc. – des parallèles, aussi nombreux que significatifs, apparaissent. Depuis peu, l'approche scientifique du comportement animal nous engage à moins nous focaliser sur le caractère exceptionnel des humains pour davantage privilégier ce que l'animal humain partage avec d'autres animaux. On s'accorde désormais à reconnaître chez les oiseaux certaines caractéristiques humaines, telles la capacité à danser sur le tempo de la musique (voir le chapitre 7, « Le sens du rythme. Les perroquets danseurs et notre étrange amour de la musique »), à reconnaître son reflet et à prendre conscience

Introduction

de soi (chapitre 10, « La pie en son miroir. Réflexions sur la reconnaissance de soi chez les oiseaux »), à créer des œuvres d'art (chapitre 11, « Illusions amoureuses. L'esthétique de la séduction des oiseaux jardiniers »), et même à exprimer l'amour et les sentiments (chapitre 13, « Cœurs vagabonds. L'épineuse question de l'amour chez l'albatros »). Contre toute apparence, il ne s'agit plus ici d'anthropomorphisme mais bel et bien d'une approche permettant de comprendre un oiseau « de l'intérieur ». De plus, une série de recherches neurologiques sur l'homme a montré que chez l'homme, ces mêmes comportements peuvent être bien plus instinctifs que nous le pensons et résulter de plusieurs millénaires de sélection naturelle – des comportements qui, en d'autres termes, ont évolué parce qu'ils nous procurent un avantage de survie. Ainsi, depuis quelque temps, l'écart perçu entre l'homme et les autres espèces animales ne cesse de se réduire de part et d'autre.

J'ai eu la chance de passer le plus clair de ces dix dernières années sur le terrain, travaillant sur des projets de recherche concrets avec des scientifiques étudiant l'éthologie des oiseaux. Ces missions m'ont permis de contempler des oiseaux pendant plusieurs mois d'affilée dans des régions parmi les plus reculées de la Terre : l'Amazonie équatorienne, l'Antarctique, le bush australien, l'archipel des Farallon au large de la Californie, les jungles du Costa Rica et du Panamá, les îles Galápagos, les Malouines, des îles désertes du Maine, l'île de Hawaï, et bien d'autres endroits. En observant près de deux mille cinq cents espèces d'oiseaux, j'ai peu à peu compris que ce ne sont pas tant de simples sujets d'étude que des individus débordants de vie, imprévisibles, dotés d'une forte personnalité et d'une remarquable intelligence. Il faut du temps pour apprendre à connaître les oiseaux, comme pour apprendre à connaître n'importe qui.

Certains comportements aviaires ne s'appliquent pas aux humains, et ce sont les plus fascinants et les plus déroutants :

Ce que les oiseaux disent des hommes

un « sixième » sens magnétique (chapitre 1, « L'appel du colombier. Comment les pigeons se dirigent »), des groupes qui opèrent comme des aimants (chapitre 2, « L'ordre spontané. L'étonnant magnétisme des étourneaux sansonnets ») et le puissant odorat de l'urubu à tête rouge (chapitre 3, « Le flair du vautour. Le nez infallible de l'urubu à tête rouge »). Autant de superpouvoirs dont nous ne pourrions rêver, bien que nous ayons parfois envie de les imiter.

À y regarder de plus près, pourtant, bon nombre de leurs exploits apparemment incroyables ont leur équivalent chez l'homme et portent d'utiles enseignements. Le système d'élevage coopératif des mérions (chapitre 12, « Nounous de nichées. Quand la coopération n'est qu'un jeu ») nous aide à comprendre pourquoi les humains entretiennent généralement des rapports de bienveillance. La vitesse étourdissante des colibris (chapitre 5, « Les guerres de colibris. Un rythme de vie trépidant ») nous met en garde contre l'accélération des cadences dans notre société. Les errances du harfang des neiges (chapitre 4, « Des chouettes comme s'il en neigeait. Harfangs, invasions et soif d'ailleurs ») nous confirment que l'on peut vagabonder sans se perdre. La poule domestique elle-même (chapitre 8, « L'agressivité au pouvoir. Quand la hiérarchie de la basse-cour s'effondre ») a quelque chose à nous apprendre sur l'ordre naturel de préséance.

Ce livre sur les oiseaux nous parle aussi du monde des hommes. Les oiseaux peuvent avoir des comportements curieux, extravagants et étonnants, mais ils cherchent à satisfaire les mêmes besoins élémentaires que les nôtres : se nourrir, s'abriter, défendre leur territoire, vivre en société, assurer leur sécurité et leur postérité. Chaque chapitre étudie un comportement remarquable et l'oiseau qui l'incarne. Vous découvrirez au fil de ces pages des histoires extraordinaires qui ne manqueront pas de vous impressionner. Ainsi, par exemple, de la fabuleuse mémoire du cassenoix d'Amérique (chapitre 9, « Mémoire cache. Comment les

Introduction

cassenoix stockent l'information»), qui donne la mesure des capacités du cerveau et pourrait bien nous ouvrir des perspectives pour développer notre propre matière grise.

L'étude des oiseaux nous éclaire sur ce que nous sommes. Leur éthologie offre un miroir qui nous invite à réfléchir sur les comportements humains. Ce miroir se déploie tout autour de nous, luisant au bout de l'aile de centaines de milliers d'individus appartenant aux dix mille espèces qui partagent cette planète avec nous. Par chance pour nous, les oiseaux sont partout. Il nous suffit de les regarder attentivement.

PREMIÈRE PARTIE

Physiologie

L'appel du colombier

Comment les pigeons se dirigent

Il y a quelque temps, lors d'une sortie d'observation, en m'arrêtant déjeuner à Fields, petit coin perdu du sud-est de l'Oregon, j'ai bien failli ne pas voir le pigeon sur le parking. Cette bourgade de moins de quatre-vingts âmes se résume à une épicerie, un motel et un bosquet de peupliers le long d'une route coupant de vastes prairies. J'avais vu quelques années auparavant un petit avion atterrir sur le ruban d'asphalte et rouler jusqu'à la station-service. Le pilote avait dû faire plus attention aux vaches qu'aux voitures. Il ne passe pas grand monde à Fields.

Le pigeon picorait tranquillement sur le bitume parmi des boules d'herbes sèches, juste devant la porte grillagée de la station-service. On aurait presque dit qu'il voulait entrer. C'est en finissant mon hamburger que j'ai enfin réagi. Mais que diable faisait là ce pigeon, à des centaines de kilomètres du premier McDonald's ?

« Oh, regarde, un pigeon ! » m'exclamai-je.

D'autres clients l'avaient également remarqué, et essayaient de le repousser vers la pompe à essence. Il les laissa s'approcher sans bouger d'un poil.

« Il ne m'a pas l'air très farouche », commenta mon père, colombophile amateur qui m'accompagnait dans ma virée.

Ce que les oiseaux disent des hommes

« Je me demande d'où il peut bien venir.

— Il suffit de regarder ses bagues. D'après moi, c'est un pigeon de course. »

Je venais justement de faire des recherches sur l'instinct de retour des animaux et j'avais encore à l'esprit toutes ces fabuleuses histoires sur les vols transatlantiques des puffins des Anglais, sur un chien exceptionnel du nom de Bobbie, et une course de pigeons dotée d'un prix d'un million de dollars en Afrique du Sud. Et voilà qu'un vrai pigeon de course était littéralement tombé du ciel au milieu de nulle part, juste pendant ma pause déjeuner. Étrange coïncidence...

J'attrapai mes jumelles, poussai la porte grillagée et commençai à décrire de grands cercles autour de l'oiseau, cherchant le bon angle pour lire les chiffres de sa bague matricule. Si je parvenais à relever le numéro entier, je saurais à qui appartenait l'oiseau et je comprendrais peut-être comment il était venu se perdre à Fields.

Mon père ne s'encombra pas de telles subtilités.

« Viens m'aider à le coincer », me lança-t-il en fonçant sur la bête. Le pigeon déguerpit à la dernière seconde, se posa quelques mètres plus loin et se retourna pour nous narguer du regard. Mon père revint à la charge, mais la proie, rusée, fila en zigzags et lui échappa. Je retirai ma veste pour la jeter sur l'oiseau, mais je n'eus pas le temps de la lancer qu'au troisième essai, mon père avait attrapé le pigeon à mains nues. Notre captif était calme. Il se nicha confortablement entre les paumes de mon père et nous fixa de ses gros yeux ronds, comme s'il attendait d'être nourri.

Sous sa calotte pommelée de plumes blanches, il ressemblait à un joli pigeon de ville et portait une bague verte sur une patte et une rouge sur l'autre. La verte, qui contenait une puce électronique, était muette, mais sur la rouge, je lus clairement son matricule : AU 2011 IDA 1961.

« Bingo ! »

Quand j'eus noté le numéro, nous le libérâmes et il reparut tranquillement picorer des graines portées par le vent

L'appel du colombier

dans les fissures du bitume du parking. S'était-il égaré ? Ou bien avait-il, comme nous, fait une pause pour reprendre des forces ? Le mystère promettait d'être intéressant. Nous rentrâmes payer nos hamburgers.

Connaissant les exceptionnelles capacités de navigation des oiseaux, je me disais que celui-ci avait de bonnes chances de retrouver ses pénates. Si les pigeons de course se sont taillé une belle réputation pour leur sens de l'orientation, bien d'autres oiseaux partagent cette faculté. Je me souvins d'une expérience étonnante réalisée dans les années 1950 sur des puffins des Anglais.

« Tu savais qu'un puffin a traversé l'Atlantique sur plus de 5 000 kilomètres pour rentrer chez lui ? », lançai-je tout à trac à mon père en réglant la note. Mon père est habitué à ce genre de conversation, mais la serveuse nous dévisagea d'un drôle d'air.

*

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, Ronald Lockley, ornithologue gallois, captura sur l'île de Skokholm (pays de Galles) deux puffins des Anglais – des oiseaux marins au corps fuselé gros comme un ballon de rugby et au plumage noir et blanc – et les emmena en avion à Venise pour tenter une expérience. À l'arrivée, il se rendit sur la plage la plus proche et les relâcha, sans trop savoir s'il les reverrait un jour.

Quatorze jours plus tard, alors qu'il venait tout juste de rentrer, Lockley constata avec stupéfaction que l'un d'eux avait réintégré son nid de Skokholm. L'oiseau avait parcouru plus de 1 500 kilomètres, avec une moyenne d'au moins 105 kilomètres par jour, en survolant un terrain montagneux entièrement inconnu de son espèce. Les puffins de cette sous-espèce passent pratiquement toute leur vie en mer, se nourrissent exclusivement de poissons et crustacés, et ne fréquentent généralement pas du tout la région

Ce que les oiseaux disent des hommes

méditerranéenne. Lorsqu'ils touchent terre, c'est uniquement pour nicher sur des îles inhospitalières comme Skokholm, sur les franges les plus sauvages de l'Atlantique Nord. En suivant les voies maritimes, pour relier Venise à Skokholm il aurait dû emprunter un itinéraire tortueux de 6 000 kilomètres, contournant par le sud-est la pointe de l'Italie, virant à l'ouest par le détroit de Gibraltar pour doubler l'Espagne, puis remontant vers le nord en longeant le Portugal et la France. Mais il avait apparemment pris un trajet plus direct. À peine relâché, au lieu de se diriger vers la Méditerranée, il était parti en sens inverse pour disparaître à l'intérieur des terres, vers les Alpes italiennes – et, de là, rejoindre en ligne droite le pays de Galles. Comme s'il avait une carte et une boussole.

Lockley n'en revenait pas. Il s'était installé sur la minuscule île tout en falaises de Skokholm dans les années 1930 pour se lancer dans l'élevage de lapins, mais il n'avait pas tardé à comprendre qu'il gagnerait mieux sa vie en écrivant sur les oiseaux de l'île. Il publia plus d'une cinquantaine de livres et remporta même un Oscar pour un documentaire sur les fous de Bassan, mais il reste surtout célèbre pour avoir mis en évidence la capacité d'orientation hors du commun du puffin des Anglais. Depuis l'expérience de Venise, il cherchait à envoyer des oiseaux encore plus loin. Il en expédia deux en Amérique, mais ils ne supportèrent pas assez bien la traversée en vapeur pour faire le voyage de retour. Après la guerre, il profita de la visite à Skokholm de son ami clarinettiste américain Rosario Mazzeo pour lui confier un couple de puffins en lui demandant de les relâcher à Boston.

Mazzeo prit tout d'abord un train de nuit pour Londres. La petite caisse dans laquelle il transportait les deux oiseaux « ne laissa pas d'émerveiller et d'amuser les occupants des compartiments voisins, qui ne comprenaient pas d'où venaient les couinements et les gloussements qui résonnaient dans ma chambre ce soir-là ». Le lendemain

L'appel du colombier

matin, il embarqua sur un vol pour les États-Unis et, les mesures de sécurité n'étant à l'époque pas aussi draconiennes qu'aujourd'hui, il garda les oiseaux en cabine, dans leur caisse glissée sous son siège. Un seul puffin survécut. Sur le tarmac de Boston, Mazzeo fut accueilli par un employé de l'aéroport qui l'escorta dans une camionnette officielle jusqu'à la pointe orientale de Logan Airport, où ils ouvrirent délicatement la caisse et regardèrent son dernier occupant déployer ses ailes, prendre maladroitement son envol, puis s'éloigner vers le port de Boston. Le puffin avait à peine traversé le chenal qu'il obliqua soudain vers l'est et fila droit vers l'Atlantique, où 5 000 kilomètres le séparaient de sa destination.

Douze jours, douze heures et trente et une minutes plus tard, Lockley retrouva le puffin numéro AX6587 dans son terrier de Skokholm. L'oiseau avait traversé l'océan uniforme pendant près de deux semaines d'affilée, tenant une moyenne de 400 kilomètres par jour. Mazzeo reçut de son ami un télégramme triomphant à la Philharmonie de Boston, mais il n'eut le fin mot de l'histoire que lorsque Lockley eut compris tous les détails de ce périple. Voyant l'oiseau rentrer si vite à Skokholm, l'ornithologue crut tout d'abord que Mazzeo avait libéré l'oiseau à Londres. Or le clarinettiste avait expédié une lettre de Boston juste après avoir relâché son compagnon de voyage, mais le puffin était allé plus vite que le service postal. La lettre arriva un jour après lui. Lockley prit alors toute la mesure de la formidable prouesse qu'avait accomplie l'oiseau pour retrouver sa colonie.

*

Ce type d'histoires à peine croyables d'animaux retrouvant leur chemin depuis les lieux les plus improbables est en fait assez courant. Il s'agit souvent d'animaux de compagnie. En 1923, une famille de Silverton (Oregon) perdit son

Ce que les oiseaux disent des hommes

chien Bobbie lors d'un voyage dans l'Indiana. Après l'avoir vainement cherché pendant des heures, les maîtres rentrèrent chez eux le cœur lourd mais, à leur grande surprise, six mois plus tard, Bobbie reparut sur le pas de leur porte à Silverton. Il était décharné, galeux et avait les pattes en sang, mais ses trois cicatrices et sa dent manquante ne laissaient aucun doute : c'était bien lui. Il avait manifestement parcouru plus de 4 000 kilomètres en plein hiver à travers plaines, déserts et montagnes pour rentrer chez lui. La presse s'empara de son histoire et Bobbie le chien prodigue devint aussitôt une célébrité. Ses maîtres reçurent des centaines de lettres, se virent remettre les clés de la ville, offrir des médailles, un collier incrusté de pierres précieuses et une niche en forme de villa. Au Salon de la maison de Portland, le chien attira plus de quarante mille visiteurs. Son odyssee fit l'objet d'un livre et Bobbie joua par la suite son propre rôle dans un film muet, *The Call of the West*. À sa mort, le maire de Portland prononça son élogium, Rintintin en personne déposa une couronne sur sa tombe et, en hommage à sa fidélité exemplaire, la ville de Silverton lança une grande parade annuelle des enfants accompagnés de leur animal domestique, tradition qui perdure quatre-vingts ans plus tard.

Il y eut aussi le cas de Ninja, un chat tigré de 8 ans dont les maîtres quittèrent l'Utah pour l'État de Washington en 1996. La première fois qu'ils le laissèrent sortir de son nouveau domicile de Seattle, Ninja bondit par-dessus la clôture et disparut. Un an plus tard, un chat qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau, avec la même personnalité et le même miaulement caractéristique, vint se poster sur le seuil de leur ancienne maison de l'Utah. Il était bien mal en point. « On aurait dit qu'il avait fait la guerre », témoigna une voisine. Était-ce une coïncidence, ou bien Ninja avait-il réellement marché plus de 1 350 kilomètres pour regagner son ancien foyer ? L'histoire était assez crédible pour passer dans un épisode de l'émission télévisée *Nature*, avec

L'appel du colombier

celle de Sooty, un chat anglais qui, au terme d'un long périple, était revenu dans son village d'origine après que sa famille eut déménagé à plus de 150 kilomètres de là.

Certains animaux sauvages semblent partager cet instinct. Dans les années 1970, les rangers du parc de Yosemite, en Californie, ont déplacé plusieurs centaines d'ours noirs devenus importuns pour les touristes ; mais ils avaient beau les endormir et les transporter aussi loin que possible par hélicoptère, les ours revenaient obstinément au même endroit. De guerre lasse, les rangers ont renoncé à les transplanter, préférant les éloigner par des techniques de conditionnement négatif. Ce comportement a également été observé chez l'achigan à petite bouche, un poisson d'eau douce indigène de l'est de l'Amérique du Nord qui, relâché dans des rivières qu'il ne connaît pas, revient systématiquement dans ses plans d'eau de prédilection. Et il n'est pas jusqu'aux escargots de jardin qui ne retrouvent leur carré de laitues préféré : pour vous en débarrasser, mieux vaut les expédier à plus d'un kilomètre de votre potager !

Cela étant, c'est indéniablement chez les oiseaux que cet instinct de retour est le plus développé. Les puffins de Lockley n'en sont qu'un exemple parmi tant d'autres. Les minuscules passereaux chanteurs eux-mêmes sont capables de retrouver leur chemin en s'orientant sur de très longues distances. Un groupe de chercheurs a ainsi capturé des bruants à couronne blanche dans le sud de la Californie et les a transportés en Louisiane ; l'année suivante, la plupart des individus étaient retournés très précisément dans leur zone d'hivernage de Californie. Un deuxième contingent, embarqué dans un avion à destination du Maryland, revint également à son nichoir californien. Les chercheurs n'avaient aucune intention d'en rester là : ils envoyèrent un autre groupe de bruants à plus de 9 000 kilomètres de la Californie, par-delà l'océan Pacifique : à Séoul, en Corée du Sud, où aucun bruant à tête couronnée n'a jamais été répertorié. Aucun oiseau ne revit jamais le sol américain – soit

Ce que les oiseaux disent des hommes

qu'ils eussent pris goût au kimchi, soit, plus probablement, qu'une limite physiologique eût enfin été atteinte.

Les courses colombophiles ont largement contribué à mettre en valeur cette faculté de retour chez les pigeons. Ces compétitions sportives couvrent généralement des parcours de 160 à 320 kilomètres, mais certaines courses officielles sont plus longues. En Chine, une épreuve engage les pigeons sur près de 2 000 kilomètres (distance qui, pour les concurrents, relève davantage de la survie que du plaisir et pose de sérieuses questions éthiques), mais on a vu des pigeons rentrer à leur gîte depuis plus loin encore, au terme de voyages de plus de 3 200 kilomètres. Ces exploits de navigation sont d'autant plus spectaculaires que les oiseaux ne savent rien de l'itinéraire qui les a conduits si loin de chez eux.

Des générations de chercheurs et de psychologues, intrigués par cet instinct de retour, se sont demandé si les oiseaux n'étaient pas dotés de quelque étrange « sixième sens ». En 1898, le capitaine Reynaud, spécialiste français de colombine militaire, appela cette faculté le sens de l'orientation – qui venait compléter la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher et le goût – et l'associa à un organe situé dans les canaux semi-circulaires de l'oreille interne. Plus récemment, le biologiste controversé Rupert Sheldrake, célèbre pour ses passionnantes recherches sur les cristaux, la télépathie et la médecine chinoise, a affirmé que les oiseaux et d'autres animaux possédaient « un sens de l'orientation encore non reconnu par la science officielle ». Ses travaux, à mi-chemin entre science et croyance, sont très contestés par la communauté scientifique – la revue *Nature* qualifia son premier ouvrage de « livre à brûler » –, mais Sheldrake lui-même ne fait aucun mystère de sa défiance à l'égard des sciences dures, qu'il attribue en grande partie à son expérience colombine. Enfant, il élevait en effet des pigeons voyageurs. Il avait remarqué que lorsqu'il partait à vélo les relâcher loin de leur pigeonnier, ils rentraient toujours avant

L'appel du colombier

lui – un phénomène qu'aucun scientifique n'était capable d'expliquer. Des années plus tard, ces oiseaux continuent d'inspirer à Sheldrake toutes sortes de questions, auxquelles la science cherche encore des réponses.

Il est vrai que le sens de l'orientation des oiseaux est si déconcertant qu'il semble parfois relever de la magie. Nous savons pourtant beaucoup de choses sur leur système de navigation. Au cours des dernières décennies, les chercheurs ont démontré que, comme nous, les oiseaux se guidaient sur des repères terrestres, au soleil, aux étoiles, et même à l'odorat. Mais des études plus poussées ont depuis lors révélé qu'ils sont également sensibles à des phénomènes physiques que nous ne percevons pas, tels les champs magnétiques, la lumière polarisée, l'écholocalisation et les infrasons. Enfermez un pigeon dans une cage magnétisée, bandez-lui les yeux, couvrez-lui les narines et les oreilles, et transférez-le dans un lieu inconnu très loin de chez lui : dans la plupart des cas, il retrouvera son foyer. Or, sachant que les oiseaux disposent de tant d'outils pour se repérer, la question n'est plus tant de savoir comment ils s'orientent, mais comment ils peuvent encore se perdre (chose rare, je vous le concède). Décidément, ces satanés pigeons ont beaucoup à nous apprendre.

*

Les pigeons ont été domestiqués il y a au moins cinq ou dix mille ans, avant même les poules, sans doute dans la région de la Mésopotamie. Les Égyptiens dressaient des pigeons voyageurs dès l'an 1000 avant notre ère, et les plus grands empereurs de l'histoire, de Gengis Khan à Jules César, leur confiaient des messages pour de lointaines destinations.

Les pigeons voyageurs se sont surtout distingués en temps de guerre. En juin 1815, lorsque Napoléon perdit la bataille de Waterloo, le baron Nathan Mayer Rothschild fut

Ce que les oiseaux disent des hommes

le premier à l'apprendre, grâce à un pigeon voyageur parti de Belgique. Fort de cette information qu'il était seul à connaître, le banquier anglais s'empressa de vendre tout son portefeuille d'obligations, provoquant une chute massive des cours, pour aussitôt racheter ses titres à vil prix – et amasser au passage une coquette fortune. Au cours de la guerre franco-allemande de 1870, pendant les quatre mois du siège de Paris, les pigeons voyageurs de l'armée française, équipés de microfilms pouvant contenir plusieurs milliers de dépêches, franchissaient les lignes ennemies à bord de ballons à gaz, puis rapportaient à la capitale des nouvelles de l'extérieur. Ils délivrèrent ainsi à tire d'aile plus d'un million de messages à Paris, couvrant souvent des distances supérieures à 250 kilomètres.

Les historiens estiment que pendant la Première Guerre mondiale, les belligérants auraient utilisé au total pas moins de cinq cent mille pigeons à des fins de renseignement. Le corps des transmissions de l'armée américaine envoya à lui seul plusieurs milliers d'oiseaux en mission. L'un de ces Mercurus ailés, baptisés Cher Ami, resta célèbre pour ses nombreux faits d'armes : en 1918, il sauva notamment deux cents soldats américains en portant son message à bon port, alors même que, touché par la mitraille ennemie, il avait une blessure à la poitrine, un œil crevé et une patte arrachée. La France lui décerna la croix de guerre. Il mourut en 1919 aux États-Unis et son corps empaillé est depuis lors exposé dans les vitrines de la Smithsonian Institution à Washington. Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'armée britannique engagea quelque deux cent cinquante mille pigeons voyageurs, seuls capables d'acheminer des messages dans les situations où le silence radio était imposé – tactique qu'employait également le camp adverse. Les dernières unités colombophiles militaires ont été dissoutes dans les années 1950.

La colombophilie sportive est quant à elle apparue au début du XIX^e siècle en Belgique, lorsque des amateurs ont

L'appel du colombier

songé à confronter leurs pigeons dans des courses de vitesse et d'endurance. La pratique s'est peu à peu propagée aux quatre coins du monde et a franchi un nouveau palier dans les années 1880, avec l'invention de la bague en caoutchouc et du « constateur », une sorte d'horloge permettant d'enregistrer l'heure d'arrivée des oiseaux. Les concours colombophiles sont désormais plus populaires que jamais et, si les règles n'ont pratiquement pas changé depuis les origines, les enjeux des grandes épreuves internationales sont bien plus élevés.

Taiwan est aujourd'hui le premier organisateur mondial de courses de pigeons, qui attirent chaque année plus d'un demi-million de passionnés. La Belgique demeure un haut lieu de la colombophilie, « sport » également très apprécié dans la plupart des autres pays européens. Aux États-Unis, des centaines de milliers de *lofts* (pigeonniers) disséminés sur tout le continent sont affiliées à la fédération américaine de colombophilie. À l'heure où vous lisez ces lignes, des pigeons sont sans doute en train de concourir quelque part dans le monde.

Dans un concours type, les oiseaux de différents élevages sont regroupés sur une aire de lâcher commune, à partir de laquelle ils rejoignent leurs pigeonniers respectifs – chacun parcourant une distance différente, en fonction de sa destination. Les gagnants sont ceux qui affichent la vitesse de croisière la plus élevée. Depuis peu, les courses *one-loft* gagnent du terrain : plusieurs propriétaires élèvent leurs oisillons dans un seul et même colombier collectif où ils sont entraînés pendant des mois, et lors des compétitions, tous les concurrents font route vers la même destination. La course s'apparente alors davantage à un marathon classique : le groupe part en même temps et arrive au même endroit et, tous les oiseaux ayant suivi un entraînement similaire, ce sont leurs performances individuelles qui sont ici évaluées.

Certaines espèces de colombidés ont été plus généreusement dotées par la nature que d'autres. Les pigeons

Ce que les oiseaux disent des hommes

sauvages qui ont colonisé nos villes et les « colombes » vendues en animalerie ont un sens de l'orientation très limité. (Les « colombes » blanches que l'on relâche parfois dans les mariages ou les enterrements ne constituent pas une espèce à part mais sont généralement des pigeons voyageurs spécialisés. Les pigeons non dressés ne font guère l'affaire pour ce type d'occasion solennelle, car ils hésitent à prendre leur envol, tournent en rond dans le ciel, et tombent souvent dans les griffes des oiseaux de proie ou des chats.) Il existe des centaines de races de pigeons domestiques, mais la plupart sont de piètres voyageurs au long cours. Le rouleur de Birmingham, par exemple, enchaîne de spectaculaires culbutes arrière en plein vol, et le tippler, véritable marathonien des airs, a une endurance exceptionnelle – le record est de vingt-deux heures de vol continu, en cercles autour de son pigeonnier –, mais ni l'un ni l'autre ne sont très doués pour s'orienter. Une seule race, appartenant à l'espèce du pigeon biset, est utilisée en compétition. L'instinct de retour étant un trait partiellement héréditaire, les éleveurs sélectionnent les meilleurs individus sur plusieurs générations. D'autres oiseaux, comme le puffin de Lockley, possèdent également cette aptitude innée, mais les pigeons sont les seuls que l'homme a dressés pour l'exploiter. Puisque nous pouvons les attirer en leur offrant le gîte et la nourriture, ils constituent des sujets d'étude idéaux, et leur observation nous a livré d'étonnants enseignements.

*

Pour retrouver leur chemin de retour depuis un lieu inconnu, les oiseaux doivent forcément disposer d'une carte et d'une boussole biologiques incorporées. La carte leur indique leur position et la boussole la direction à prendre, même lorsqu'ils sont relâchés loin de leur volière, sans point de repère familier.

L'appel du colombier

Les chercheurs n'ont reculé devant aucun sacrifice pour démontrer que les pigeons ne se bornent pas à mémoriser leur itinéraire aller. Dans une expérience, des oiseaux ont été transportés dans des cages étanches remplies d'air purifié, montées sur des tables tournantes et oscillantes et entourées de bobines modifiant le champ magnétique ambiant, et exposés à des bruits assourdissants et à des flashes lumineux ; dans ces conditions, contrairement à une personne aux yeux bandés à l'arrière d'une voiture qui pourrait se rappeler les méandres du parcours, ils étaient tellement déphasés qu'ils n'avaient aucun indice sur leur environnement extérieur. Dans une autre étude, des pigeons ont été anesthésiés et étaient inconscients lors du voyage aller. Dans un cas comme dans l'autre, tous sont rentrés chez eux, prouvant ainsi qu'ils disposent bien d'un système interne de carte et de boussole.

La carte la plus élémentaire leur fournit des indications visuelles. Les oiseaux ont une excellente vue et, comme nous, se guident sur des repères terrestres. Ils apprennent dans un premier temps à reconnaître leur aire locale pendant de brefs vols autour de leur colombier. Pour des parcours plus longs, on a même constaté qu'ils suivaient le tracé des routes, effectuant des virages à 90 degrés au-dessus des carrefours. Lorsqu'ils sont en terrain connu, ils lisent leur environnement comme une carte géante, de la même manière que les humains.

Les choses se corsent en territoire inconnu. Faute de pouvoir identifier des repères géographiques, ils doivent utiliser d'autres outils de navigation, plus complexes – leur boussole interne, qui ne ressemble en rien à celle des hommes. Pour déterminer leur cap, les oiseaux disposent de tout un éventail de techniques : si, pour une raison quelconque, l'une ne marche pas, ils se rabattent sur une autre.

Beaucoup d'oiseaux s'orientent au soleil. Plusieurs expériences ont montré que des étourneaux captifs exposés à une lampe mobile simulant la lumière solaire changeaient

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)